*Tous les chemins mènent aux Rencontres de Bienne*

Depuis la gare CFF, le chemin vers la villa qui héberge les Rencontres de Bienne n’est ni trop long, ni trop court, mais exactement de la juste mesure, quel qu’il soit le parcours choisi. Le pied aborde avec justesse les dénivellements des trottoirs, les chatoiements de la vie urbaine palpitent au coin de l’œil à peine embué par la grisaille et le canal dilue dans son courant les dernières traînées d’un quotidien trimeur qui, bien sûr, dans deux jours nous rattrapera, un peu moins disposés à nous laisser faire toutefois.

Au-delà de la grande grille en fer forgé, sous le talon le gravier renouvelle sa chanson enfantine et accorde l’oreille aux temporalités diverses lovées dans l’instant. Quelques marches à gravir, puis votre main appuie sur la poignée de la grande porte en bois, vous entrez, et le basculement s’achève. Trop tard pour revenir en arrière désormais.

Les pièces de la villa débordent de monde et de mouvement, sans qu’aucun accroc ne perturbe la chorégraphie spontanée d’un accueil bienveillant. Des silhouettes en contrejour défilent le long des baies vitrées, l’une d’elles prend du volume et vient vers vous, vous renseigne sur tout et vous sourit. Puis, ce sont les premiers bouts de conversation au-dessus d’une tasse fumante, des viennoiseries croustillantes et instables sur l’assiette, les rencontres qui se mêlent aux retrouvailles, le buffet qui se renouvelle sans prévenir, des plateaux de vaisselle sale qui disparaissent pour des destinations inconnues (les complices de ce tour de passe-passe se dérobent rapides et discrets et vous laissent juste le temps de les remercier du regard).

Déjà le programme et ses détails sont expliqués. Organisateurs, participants, auteur-e-s se distribuent dans les salles au rez-de-chaussée et aux étages. Tout le monde est content de commencer, les parquets grincent. Les pièces s’adaptent sans effort aux publics parfois trop nombreux, comme si les motifs végétaux qui décorent plâtres et plafonds octroyaient à ces espaces la flexibilité de la vie qu’ils imitent.

Dans une salle lumineuse du premier étage, des extraits d’ouvrages en devenir sont lus et commentés. Peu à peu, le dialogue entre public, auteures, organisateur-e-s et invités prend du souffle. La pluralité des lectures et des sensibilités se donne à voir, prend corps, ouvre dans les pages écrites des perspectives imprévues, montre la diversité des liens qu’unissent l’expression littéraire à nos subjectivités et au monde où baignent nos existences. La capacité que chaque œuvre porte en soi d’interroger ces rapports – parfois de les bousculer – se rend manifeste, tout comme le besoin et le désir de leur redonner du sens. L’envie de réussir à colmater les écarts entre nos perceptions et les mots qui les disent redevient palpable pour nous qui sommes là. Mais le temps a filé entre les doigts et la séance doit se terminer. D’autres rendez-vous nous attendent pendant que toutes ces questions bourdonnent encore dans nos oreilles. Mais elles ne perdent rien pour attendre, bien au contraire.

Ensuite, c’est l’atelier d’écriture créative qui fait salle comble. La possibilité de jouer un instant l’apprenti écrivain a apparemment rendu tout appeau superflu. Et les auteures et les auteurs présents sont aussi de la partie. Mise en jeux des genres, des registres, des topiques ; imposition de contraintes, de règles inédites ; des modèles de portraits quasi vrais et d’histoires à peine fausses sont mis en circulation. Sur la table, chacun lorgne la carte susceptible de lui sauver la mise. Se recroqueviller sur sa feuille ne suffit pas à ralentir la fuite du temps à disposition – trop court ! –, mais permet de découper un petit espace à soi, un abri où bien disposer sa cueillette.

Puis, la lecture des propositions fait le tour de la table et, peu à peu, les intentions singulières qui ont suscité ces textes si variés et inattendus s’assemblent dans un caléidoscope surprenant teinté du vécu et des rêves de chacun. C’est bluffant. Des regards brillent, des sourires s’affichent : après le labeur, la tâche accomplie apporte aussi son lot de satisfaction. Un peu plus tard dans la soirée, au Théâtre Municipal tout proche, ces compositions seront rassemblées et mises en scène dans une lecture-spectacle rehaussée par un pianiste plus qu’habile. Empathie, goût du partage, générosité, une dose de cran et la capacité de ne pas nous prendre trop au sérieux nous y rassemblent et font de cet événement un moment qui nous touche unanimement. La soirée n’en finit pas de se terminer dans des conversations sans cesse renouvelées pour s’effilocher ensuite dans les rues de Bienne, vers une chambre d’hôtel ou autour de la table d’un rare établissement encore ouvert, histoire d’étancher les soifs les plus rétives.

Le lendemain, c’est le plaisir de la traduction qui réunit une partie de nous autour de Pierre-Alain Tâche et de ses poèmes, dont nous nous sommes efforcés de donner des versions en allemand et en italien.

Cette capacité à rassembler autour d’une même table, les textes, son auteur et des traducteurs professionnels et amateurs en l’absence totale de toute forme d’élitisme culturel ou social constitue indubitablement l’une des qualités les plus fines et enrichissantes des Rencontres de Bienne, qui confère à ces journées quelque chose d’unique.

Il est tout à fait possible de penser que cette sensation diffuse de curiosité bienveillante, de joie paisible qu’on respire dans la villa soit le résultat d’une organisation bien orchestrée, qu’égalent seulement sa courtoisie et sa discrétion. Toutefois, il semble plutôt légitime de voir dans cette réussite quelque chose de plus que l’action d’une machine bien rôdée et d’y reconnaître l’œuvre d’un esprit ouvert, tenace et généreux qui fait que ces journées, davantage encore que des rencontres, se révèlent être le lieu authentique d’un rendez-vous incontournable, où, tôt ou tard, ceux qui éprouvent la nécessité de traduire des textes littéraires sont destinés à se rencontrer.

Paradoxalement, c’est dans la halte autour du poème et de ses traductions en mouvement que le véritable voyage commence. C’est dans ce temps suspendu où les diverses possibilités et limites des langues sont comparées, que nous réalisons que c’est bien le désir de vivre la pratique de la traduction comme expérience de l’Autre qui nous a conduit jusqu’ici, dans cet endroit où les frontières n’existent que pour donner sens au *partage*, mot qui, pour André Markowicz – traducteur des œuvres complètes de Dostoïevski ainsi que de divers auteurs et œuvres de langues variées – coïncide avec le sens même de la traduction. Et voici que la distance entre les langues n’est plus un obstacle, une limitation, mais le gage de l’étendue illimitée de la poésie à l’épreuve d’un réel indicible :

*« L’espace, pour ainsi dire, entre un poème quelconque et sa traduction n’importe quelle est une poésie plus vaste et indéfinissable que ces deux expressions. C’est la réalité décrite par eux qui se place, pleine de sens mais taciturne, dans cet intervalle. »[[1]](#footnote-1)*

Dernier atelier des Rencontres, la traduction expérimentale propose à des groupes de participants de la même langue de traduire des extraits de textes rédigés dans des idiomes exotiques qu’ils ignorent totalement et dont ne sont données que des vagues indications sur le titre. Tour à tour, à la fin du délai imparti, chaque groupe lit les résultats de ses efforts : l’infidélité vertigineuse au texte original est là pour donner la mesure de l’imagination linguistique et fictionnelle déployée par les participants pour le plus grand plaisir du public, joli pied de nez à la malédiction babélienne. Au bout de trois distributions d’extraits dans des langues de plus en plus éloignées du groupe européen, l’atelier se termine au moment où même les traducteurs les plus résistants sont à l’unisson achevés de fatigue : bonne organisation oblige.

Ça y est : le moment de nous séparer et de partir est arrivé. Après les adieux et les échanges d’adresses, ce sont les rues de Bienne, puis la gare, les trains, les wagons qui nous départagent au gré des destinations diverses, au fil des arrêts qui se succèdent et nous consignent à notre gare de départ où nous devenons à nouveau un élément transitoire de la foule anonyme qui ne cesse de défiler mais que nous devinons maintenant peuplée d’histoires encore à raconter.

Un peu plus tard, on pousse enfin la porte d’un domicile en attente, et ce sont les retrouvailles, la fatigue qui tombe. Et lorsque, peu après, avant de vous endormir assommé-e-s par un formidable coup de barre, quelles que seront les pensées qui vous traverseront l’esprit, une phrase ni trop longue, ni trop courte, mais exactement de la juste mesure ne manquera pas de se présenter à vous : « Vivement l’édition 2021 des Rencontres de Bienne ! »

1. Extrait d’une lettre inédite de Boris Pasternak adressée en 1959 à Michel Aucuturier, son traducteur et publiée par André Markowicz sur sa page Facebook – avec la permission de Claire Aucuturier, fille de Michel – le 22 décembre 2017. [↑](#footnote-ref-1)